

Baudrillard, par-delà Mauss et Bataille

La Part maudite a fait partie, dit Baudrillard, des quelques rares livres qui inspireront ses premiers pas dans l'enseignement de la sociologie, avec *L'Essai sur le don* de Mauss, le *Théâtre de la cruauté* d'Artaud, et *La Monnaie vivante* de Pierre Klossowski. Indice d'une conception assez singulière, voire hétérodoxe, de la sociologie.

La Part maudite aurait eu un rôle de « déclencheur », dit-il encore. « Déclencheur » en ce sens où Bataille, et avant lui, Nietzsche et Artaud, auraient jeté les bases de « toute analyse du monde contemporain ». Mais il ajoute : « Il s'est depuis passé autre chose, et c'est cela qu'il faut chercher ». Les concepts de Bataille ne nous aident que partiellement à appréhender le fonctionnement des sociétés contemporaines.

Tout en mesurant l'originalité d'une démarche qui contredit à tous les axiomes de l'économie et à son principe métaphysique, *l'utilité*, Baudrillard décèle une faille dans l'analyse de Bataille qui se situe dans sa conception de dépense somptuaire, improductive, sans contrepartie.

La critique de Baudrillard procède en deux temps : il commence par souligner l'insuffisance de l'analyse de Bataille, qui reste prisonnière de ce qu'elle cherche à dénoncer. Ensuite, il défend l'idée que Marcel Mauss est allé plus loin dans la radicalité (mot qui, chez Baudrillard, doit être pris dans un sens épistémologique, celui de coupure ou de rupture). En somme, il accuse Bataille d'avoir mal lu Mauss, de ne pas en avoir extrait l'essentiel. Dans *L'Essai sur le don*, celui-ci n'envisage pas une « économie solaire » sans contrepartie. Le don unilatéral n'existe pas : « Ce n'est pas la loi de l'univers », dit Baudrillard. Les Aztèques, que Bataille convoque à l'envi, payaient l'énergie du soleil du sang de myriades de sacrifiés. « Le soleil ne donne rien, dit encore Baudrillard, il faut le nourrir continuellement de sang humain. [...] Il faut défier les dieux par le sacrifice pour qu'ils répondent par la profusion. » Le mot clé, ici, est celui de « défi ». Défi plutôt qu'échange. Le défi comporte, dans son principe, une surenchère illimitée. Qui a pour horizon la mort. C'est en termes de défi que Baudrillard analysera l'attentat du 11 septembre 2001.

Si excès d'énergie il y a, il vient de la surenchère continuelle de l'échange. Non du soleil ou de la nature. C'est en ce sens que Baudrillard parle d'une « mystique naturaliste » chez Bataille. En rester au seul « don » (du soleil ou de quelque autre source d'énergie naturelle) tourne court.

L'analyse de la société de consommation, qui a fait l'objet du deuxième ouvrage de Baudrillard (paru en 1970), s'attachait à montrer que le gaspillage propre à nos sociétés consuméristes, à la différence du potlatch, n'est pas une fête. La destruction des surplus n'est pas un gaspillage *par excès*, mais répond à des fins stratégiques. De régulation. L'analyse prendra une autre tournure dans *La Transparence du Mal* (1990), Baudrillard s'appliquant à analyser l'obésité de tous les systèmes actuels. La surproduction dans tous les domaines - avec les dispositifs de stockage d'informations, de production ou de destruction, de communication - fait que l'essentiel de ce qui est produit et accumulé ne servira jamais (y compris les messages eux-mêmes qui ne seront jamais tous lus). Une hypertrophie prodigieuse de l'inutilité. « La nausée d'un monde qui prolifère et qui n'arrive pas à accoucher, dit-il ». L'accumulation d'archives, de documentations, de mémoires, qui n'arrivent pas « à accoucher d'une idée ». L'accumulation de décisions qui n'arrivent pas « à accoucher d'un événement ». L'accumulation d'armes de plus en plus sophistiquées « qui n'arrivent pas à accoucher d'une guerre ». Cette saturation, ajoute-t-il, dépasse l'excédent dont parlait Bataille.

Dans nos sociétés modernes, il n'y a plus de destruction possible de l'excédent, il n'y a qu'une décompensation lente et brutale. « Chaque facteur d'accélération, dit-il, jouant comme facteur d'inertie, nous rapprochant du point d'inertie. » Il ajoute que le sentiment de catastrophe qui plane sur nos sociétés (où tout semble se dérégler) est le pressentiment de ce point d'inertie, où tout vacille et verse dans l'indifférenciation.

La « part maudite », toujours présente, a changé de sens et de statut. Il n'est plus question d'excédent, de consommation, de gaspillage, voire simplement d'excès. L'idée qui lui est désormais associée est celle de « réversibilité ». Dans un chapitre de *La Transparence du Mal*, intitulé « Le Théorème de la Part Maudite », Baudrillard écrit : « Tout ce qui expurge sa part maudite signe sa propre mort. Tel est le théorème de la part maudite. » Ce

théorème, c'est la réversibilité du Bien et du Mal, leur inséparabilité, et non la destruction d'un excédent quelconque.

Le schéma n'est pas dialectique. Le négatif n'est pas la négativité. Le « Principe du Mal » (ou du négatif) est un principe de déséquilibre (et non d'équilibre), de vertige, d'irréductibilité. Il n'y a pas un travail du négatif, au sens hégélien du terme. Le schéma est ici duel et non ternaire.

C'est la *positivité* hyperbolique qui engendre la catastrophe. Positivité du Bien sous toutes ses formes (économique, politique, morale) qui expulse tous les éléments négatifs, sa « part maudite ». Or l'énergie de la « part maudite » vient du Mal.

François L'Yvonnet